

tsar se disait "content", sans doute il gardait une lueur d'espoir: l'admirable époux, l'admirable père qu'il a été se confiait encore à des jours meilleurs, où il lui serait peut-être permis d'aller vivre avec les siens en Angleterre ou en Suisse, comme un inoffensif bourgeois...

"Il meurt fusillé, au jour où le sort des armes favorise enfin la France, son alliée, à laquelle Nicolas II fut toujours personnellement fidèle; au jour aussi où le trop grand Etat de ses pères paraît enfin prêt à secouer la domination calibanesque des nains malfaisants qui l'ont momentanément asservi. Qui sait? La mort de Nicolas II, la grave maladie de son jeune héritier, en faisant table rase des derniers représentants de l'absolutisme tsariste qu'ils personnifiaient malgré eux, aideront peut-être à la résurrection spontanée du peuple russe... Nicolas possédera alors la gloire des grands sacrifiés."

M. Jacques Bainville (*Excelsior*) juge ainsi le malheureux souverain:

"C'est la faiblesse de Nicolas II qui l'a perdu. Hélas! ce tsar autocrate était timide, sans énergie, et, chef de 180 millions d'hommes, il n'était même pas le maître à son foyer. "Rois, gouvernez hardiment", disait Bossuet. Nicolas II n'a pas su avoir cette hardiesse. Des intentions généreuses, un caractère loyal, ce n'était pas assez pour conserver un empire.

"Quel sera l'effet de la disparition de l'empereur, dans un moment où tout est incertain et remis en question en Russie, et où les Allemands eux-mêmes s'attendent à un "changement de scène"? Il paraît difficile que l'assassinat de celui qui a si longtemps incarné tout ce que le nom de tsar représentait dans l'esprit des Russes ne produise pas une profonde impression.

"Ce sanglant épisode de la révolution russe survient à une date critique. Qui sait s'il ne portera pas un coup dans les imaginations slaves, et si une période nouvelle ne datera pas de là?"

Du *Rappel*:

"Le tsar avait peut-être abdiqué sa noblesse et ses sentiments élevés entre les mains de Raspoutine. Ceux qui détiennent aujourd'hui le pouvoir absolu, dont il ne mésusa pas, ceux qui l'ont fait ou l'ont laissé assassiner misérablement, ne délivrent pas la Russie du joug d'un tyran. Ils travaillent à la ligoter plus féroce que jamais pour qu'un roi de Prusse assouvisse sur la nation malheureuse toute sa violence, pour qu'il étanche à son détriment toute sa soif de rapines.

"Nicolas Romanoff, délivré de ce spectacle, va donc pouvoir goûter le repos; il ne le connaissait plus guère.

"Ne pleurons pas sur le tsar, mais plaignons la malheureuse Russie."

Et tâchons de tirer parti de la situation, ajoute l'*Événement*.

"Il était trop aisé de prévoir que les maximalistes parvenus au comble de l'impopularité par leurs excès, en seraient promptement réduits à pousser cyniquement jusqu'au bout leur trahison. Ils sont aux mains de l'Allemagne, mais leurs maîtres, qui n'ont plus besoin d'eux, se garderont de leur prêter longtemps une force dont les agents du kaiser ont sans doute à faire un meilleur usage.

"La politique russo-asiatique devient de plus en plus confuse: le bolchevisme en déroute lutte encore contre les Tchéco-Slovaques, mais il ne tardera pas à tomber de lui-même, décomposé par ses propres vices."

L'idéal positif

Les nations, qui se sont reconnues, se groupent selon leurs volontés analogues. Il y a les nations qui veulent en finir avec l'agression, la conquête et la guerre; il y a les nations qui, de la barbarie, font une industrie. L'idéal des unes est si beau qu'il apparaît comme un évangile; les autres ont tout simplement formulé en doctrine leurs cupidités et leurs convoitises. Un bel idéal, d'un côté; de l'autre côté, l'abominable préméditation d'un crime; ce serait à désespérer de l'humanité, si les criminels devaient avoir le dernier mot. Seulement, il aura fallu du temps, un long temps de cruelles épreuves avant que l'idéal fût en mesure de l'emporter sur le crime. Et pourquoi? C'est que l'idéal se fie à lui-même. Les nations qui ne voulaient pas la guerre, comptaient que leur innocence imposerait à l'univers. Pas du tout! Elles ne préparaient pas la guerre, afin de prouver leurs intentions pacifiques: et elles avaient, pour la guerre, tant de mépris qu'elles n'admettaient pas de se soumettre à une telle éventualité monstrueuse. En bonne logique, c'est bien: dans la réalité, ça ne vaut rien. Les nations qui, dépourvues d'un si noble idéal, voulaient la guerre, l'ont préparée et puis l'ont faite, quand les nations de l'idéal étaient encore à ne pas croire la chose probable, ni même possible. Et alors, l'idéal a pâti durement. Ce qu'on voit désormais, c'est que l'idéal n'est pas tout seul ici-bas et qu'il a besoin d'être défendu, besoin d'être armé. Le moment où nous sommes marque une étape dans l'histoire contemporaine: c'est le moment où les plus généreuses rêveries de l'humanité entrent dans la période positive; ayant pris conscience des nécessités inévitables, elles deviennent efficaces. Il est clair aujourd'hui que les pures idées, qui des nuages descendent sur la terre, ont à ne pas méconnaître la terre, le sol où elles marcheront, où elles s'établiront. Il est clair que la paix doit être obtenue par des moyens de force. Puisse-t-il être clair aussi, qu'elle devra être maintenue par des moyens réels, par les énergiques moyens de la terre, de sorte que ne recommence pas l'erreur ancienne et de sorte que l'idéal ne soit pas toujours dans les nuages, et le crime et tous les malheurs scandaleux sur la terre! — A. B. (André Beaunier.)

L'Echo de Paris